

Lynda GUILLEMAUD

raison
pour une
île

roman

Lynda Guillemaud

Oraison pour une île

Roman

© Lynda Guillemaud, 2015

ISBN numérique : 979-10-262-0327-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes ombres,
celles qui se reconnaîtront,
et celles qui s'ignorent.*

*Quand on connaît Bréhat,
on y pense.
Quand on y pense,
on y revient.
Quand on y revient,
on l'adopte.*

Edmond Haraucourt, poète et romancier (1856-1941)
auteur du célèbre vers "Partir, c'est mourir un peu"
(rondelet de l'Adieu).

Sans héritier, il a légué sa maison,
située non loin du Pont-ar-Prat à Bréhat,
à la Cité Internationale Universitaire de Paris qui la loue
aux étudiants résidents et aux particuliers.

Prologue

*Celle qui a déposé la pierre
à ce que disent les vagues
a déposé le poids de son âme dans le poids de la pierre
puis s'est envolée dans les jours de sa vie.*

Yvon LE MEN, Presqu'une île

La vieille dame posa son bouquet de fleurs d'hortensias sur le granit rose poli du muret qui entourait le phare du Paon. Elle retint son manteau d'une main, luttant contre le vent marin qui fouettait les parois rocheuses.

L'hiver s'était abattu sur Bréhat et frigorifiait les arbres, la lande et les habitants. Les arbustes nus transformés en squelettes dépassaient de dix centimètres de paille fumée et les sentiers gorgés d'eau devenaient quasiment impraticables. Seule la mer inlassable résistait au vent et aux frimas.

La vieille dame resta un long moment à observer le vent jouer avec les pétales fragiles, jusqu'à ce qu'une rafale plus forte que les autres emporte le bouquet. Elle suivit du regard le trajet chaotique des fleurs parmi les rochers de ce qu'on appelait « le Gouffre », en contrebas. Puis, les vagues voraces les avalèrent d'un seul coup.

La femme s'assit sur le muret en essuyant furtivement sa joue et ferma les yeux douloureusement. Elle avait oublié le goût des larmes.

Devant elle, le phare du Paon, déserté, s'enfonçait dans sa torpeur hivernale, face à la mer sombre, verte, grise, toujours aussi puissante et déchaînée.

Chapitre 1

D'une main lasse sur le front, la jeune femme essaya d'arrêter le vertige qui montait en fermant les yeux. Au même instant, le bateau prit la mer dans un halètement poussif. Le vent frais du bord de mer fouettait les passagers. Penchée par-dessus la rambarde, le nez dans l'écume, la jeune femme observait fixement les remous engloutis par la double étrave du *Kéhops*.

Elle était seule, avec son sac et ses questions sans réponses, au milieu d'une petite foule d'habitues, la foule du premier bateau de la journée vers l'île de Bréhat.

— Tout va bien, mademoiselle ?

Sursaut. Habitué aux touristes mal amarines, le malaise de la jeune femme n'avait pas échappé au marin du bord.

— Oui, merci.

Sourire, oui. Poliment. Sourire et faire un signe de tête.

Vu la tête du matelot, ça ne devait pas être très convaincant... Tant pis.

Soucieux de ne pas insister, il retourna se coincer près de la passerelle sans cesser de l'observer. Elle a beau dire, mais elle a mauvaise mine... Pourtant, c'est un joli brin de fille, avec ses grands yeux d'or et ses longs cheveux bruns : bien faite de partout, pas très grande et plutôt fine. Mais elle a mauvaise mine avec son air absent, son air émacié, son air de rien. On dirait qu'elle est juste là, comme une image, mais une image qui bouge – juste de temps en temps pour montrer qu'elle est encore vivante.

La voix du capitaine annonça l'arrivée à Port-Clos dix minutes après l'embarquement. Tandis que le bateau approchait du quai avec une lenteur de baleine, la jeune femme releva les yeux.

Couleurs. Contrastes. Du rose fané partout, même et surtout dans le granit caractéristique de cette partie du littoral breton.

— À bientôt. Profitez bien de votre séjour, mademoiselle.

D'habitude, l'homme d'équipage disait juste « au revoir ». Mais là, il n'avait pas pu s'empêcher d'ajouter quelques mots en l'aidant à descendre du navire. Une si jolie fille, ça ne devrait pas avoir l'air si triste.

Sourire, de nouveau. Dire merci, ce serait correct. Descendre du bateau, sur le quai. Un pied après l'autre. Ne pas tomber.

La placidité de son visage absent dénotait au milieu de l'effervescence ambiante.

La jeune fille plissa les yeux en embrassant d'un coup d'œil circulaire la petite crique au fond de laquelle se nichait Port-Clos, à l'extrême sud de Bréhat. Le mouillage s'insérait entre deux hauteurs rocheuses qu'il eût été présomptueux d'appeler falaises mais qui protégeaient néanmoins la crique de la houle.

Une sensation étrange, inédite, qu'elle mit un moment à définir, l'envahit ; il fait chaud ici.

Elle n'avait parcouru que quelques milles en mer et curieusement, le temps s'était radouci.

Le port se réduisait à un quai de granit d'une vague couleur rosâtre recouvert d'algues usé par le piétinement. Après le muret, trois chemins grimpaient dans des directions opposées vers des hauteurs insoupçonnées. Là-haut, un hôtel à belle façade vitrée dominait toute la crique.

Un homme chargeait les bagages sur la remorque d'un tracteur minuscule. Outre les bateaux et les quelques autres engins agricoles de l'île, le « taxïle » était le seul véhicule à moteur de Bréhat. Aucune voiture ne circulait sur les routes, réduites à d'étroites sentes inévitablement gris-rose. Les gens ne se déplaçaient qu'à pied ou à bicyclette - ce qui, sur les trois cents hectares de l'île, ne prêtait guère à conséquence. Cette absence d'autos procurait un charme supplémentaire à Bréhat, comme si on avait laissé la vie moderne derrière soi, là-bas, sur le continent - *de l'autre côté*, disaient les bréhatins.

Une parenthèse. Une retraite. Hors du monde.

Et même hors du temps.

Dans le taxîle qui cahotait entre les buissons de chèvrefeuille, la jeune femme constata que la végétation foisonnait en poussant n'importe où. Sur les talus, les mimosas côtoyaient figuiers et eucalyptus incongrus sous ces latitudes. Même les géraniums et les fuchsias – qu'on avait tant de mal à faire pousser à force d'engrais dans les jardinières – croissaient là, à même le sol, enlaçant les façades des maisons basses aux huisseries colorées.

Rien ne semblait se passer ici comme ailleurs ; tout prenait des allures démesurées : les fleurs, le temps, la mer... Cette profusion provoquait quelque chose en elle.

À peine un sursaut, tout juste un soubresaut, faible, intime, presque imperceptible. Mais quelque chose.

Le chauffeur du taxîle s'arrêta à la croisée d'un chemin qui montait vers le nord et fit un signe vers l'arrière.

— Cordélia doit être là-haut à vous attendre, dit le bonhomme affable à l'attention de la jeune femme. Bon séjour, mademoiselle.

Elle remercia, attrapa sa valise et descendit du tracteur. Elle grimpa lentement le sentier étroit de chaque côté duquel on devinait de grandes propriétés refermées sur elles-mêmes derrière les murs et les haies touffues.

Un portail de bois grenat, encadré par deux immenses pins, surgit au détour du chemin.

— C'est là...

Le son ténu de sa propre voix arrêta la jeune femme plusieurs dizaines de mètres avant le portail. Elle mettait les pieds ici pour la première fois de sa vie, mais elle devinait qu'elle était au bon endroit. Elle sonna, sans oser pousser le portail de bois disjoint.

Quelques secondes plus tard, sur l'allée herbue qui longeait la

pelouse étagée sur plusieurs niveaux, une vieille dame élancée et élégante se pressait à sa rencontre.

— Bonjour, vous êtes Caroline ? Enchantée, Cordélia Wayne. Vous avez fait bon voyage ?

Elle ne s'était pas trompée, c'était bien là.

Caroline ferma les yeux brièvement en saluant son hôtesse, derrière laquelle une magnifique bâtisse coiffée d'ardoises toisait la mer. Indéracinable et alambiquée, elle trônait au milieu d'un parc aux frontières indéfinies, ponctué d'arbustes exotiques et foisonnant d'hortensias et d'agapanthes.

Cordélia Wayne, d'origine américaine mais bréhatine depuis toujours, était un sourire, une figure, un personnage. Elle distribuait sans compter sa joie de vivre autour d'elle et ses chambres d'hôtes ne désemplissaient pas, appartenant aux monuments de Bréhat. Elles faisaient partie de ces lieux incontournables dont on se passait l'adresse entre initiés, à l'instar de la mère de Caroline. Lorsque le médecin avait prescrit son arrêt de travail à Caroline, il avait été formel : changer d'air, absolument. Sa mère avait alors demandé à Cordélia d'accueillir Caroline.

Arrivée sous le porche d'entrée perdu sous une vigne vierge, l'hôtesse se retourna vers la jeune femme comme pour vérifier qu'elle l'avait bien suivie.

— Je vais vous installer dans votre chambre. Vous n'avez qu'un bagage ?

Le regard inquisiteur et bienveillant à la fois s'immisça sans prévenir jusqu'aux tréfonds de son livre intime ; elle devinait, rien qu'en l'observant, les plus noires pensées de Caroline.

Cordélia sentit soudain qu'elle dépassait les limites du tolérable et, avec beaucoup de tact, elle rompit en ouvrant la porte de chêne lourde de ferronneries anciennes.

En réalité, la maison se composait de trois bâtiments plus ou moins reliés entre eux, sur plusieurs niveaux, dont le plus élevé donnait